

## *Le piano de paille*

et autres poèmes

par Michèle Finck

Etre hantée par la ferme natale du père, à Hagenbach en Haute-Alsace, dans le Sundgau des Trois-Frontières. Etre saisie par le nom que le père se donnait, « *der Sprachlose* », « l'alingue », parce que ni le dialecte, ni le français ni l'allemand n'ont été langue pour lui. Avoir été tôt consciente qu'il était, par la force de l'Histoire, l'écartelé

entre les langues, le mutique en camisole de silence. L'avoir entendu balbutier qu'il avait appris à déchiffrer tout seul livres et partitions en gardant les vaches. Savoir qu'il aurait voulu être chef d'orchestre, peut-être pour que musique lui soit langue.

Rarement s'endormir sans se remémorer l'histoire du piano de paille : le père enfant l'avait construit de ses mains, avec de la ficelle et du foin de cette même grange du haut de laquelle son propre père était tombé sur la tête, après quoi il avait été trépané et était devenu fou ; par un bricolage ingénieux les fragiles touches du piano de paille s'enfonçaient sous les doigts avec la douceur utérine d'un vieux Steinway ; le père avait joué sur ce clavier tremblant et silencieux l'épure de toutes les partitions du répertoire. Pressentir qu'il faudra un jour assumer le legs étrange du piano de paille : en raconter l'histoire qui, comme toutes les histoires d'amour remontant à l'enfance, a quelque chose de sacré.

« Regarde, disait le père à l'enfant en l'emmenant avec lui dans le grenier de la ferme natale. Regarde-le, qui est plein de poussière et de toiles d'araignées. Écoute-le, c'est le piano de paille de ton père, le piano de paille muet. Je n'ai pas d'autre héritage pour toi. » Ainsi parlait-il dans la langue la plus proche de la paille au moment où elle prend feu.

Et un peu à la façon du Bergotte de Proust qui répétait « petit pan de mur », « petit pan de mur si bien peint » (parce qu'il n'y avait pas à ses yeux de modèle plus haut pour son œuvre), l'enfant répétait très doucement en psalmodiant « petit piano de paille », « petit piano de paille du père » (parce qu'il savait déjà qu'il n'y aura pas dans son cœur de modèle plus haut pour ce qu'un jour il appellera poésie).

Maintenant que le père est mort, qu'enterrées sont ses cendres dans le cimetière de l'église de Hagenbach, « *Ruh und Schweigen* », avoir la certitude que le piano de paille réclame ma langue et que je la lui donnerai toute jusqu'au bout : ce sera ma façon de « *manger du tambour et de boire de la cymbale* ».

- 227 -

*Lutte*

L'amour et l'échec de l'amour s'arc-boutent  
 Et s'affrontent sourds crâne contre crâne fêlés.  
 Lorsqu'ils se heurtent et s'entre-dévorent à coups de crocs  
 L'amour pousse un cri de moelle arraché à l'os.  
 Les sons les plus silencieux de ta chair chantent  
 Dans la mienne et pourtant l'échec de l'amour  
 Déchiquette l'amour avec sa gueule de forcené.  
 L'œil de la solitude brûle dans le ventre  
 A l'endroit du nombril. La pupille braille.  
 Le papillon de la douleur se pose sur les paupières  
 Et les bénit peut-être. L'amour et l'échec de l'amour  
 S'endorment l'un dans l'autre en tenant un couteau de larmes.

*Soif*

Croquis d'agonie sur les draps crevassés  
 Par l'insomnie. Feu dans les meurtrières du crâne.  
 Visage vissé au mur de la douleur.  
 L'empreinte digitale de ton âme  
 Est posée à jamais sur mes paupières.  
 Je chancèle de trop de mémoire.  
 Les pieds nus font l'aumône.  
 Les souvenirs tremblent à la commissure du vagin.  
 Le soleil se couche toujours seul.  
 Il vomit des bouches mortes.  
 Le doux ventre blanc de la pie apaise.  
 Le corps s'écroule. J'ai mangé ma mémoire.  
 Poème : don qui porte secours.  
 Mais laisse la soif et la brûlure.



Judith Rothchild, Fusain.

